Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 16 juin—Indications pour la Louisiane—Temps — beau mardi et mercredi; légers vents variables.

LA LOUISIANE.

Son immigration ; ses ressources.

La Louisiane nous offre, depuis quelques années, un spectacle étonnissant, tout à fait inattendu.

Pendant près d'un siècle il s'était produit au-dessus d'elle et autour d'elle un mouvement étonnant. Les immigrations, parties de l'Europe, affluaient sur le continent et se répandaient à flots pressés dans les Etats du Nord, de l'Est, du Centre et de l'Ouest, qui se peuplaient à vue d'œil.

Les industries naissaient de tous les côtés, se développaient et se multipliaient avec une rapidité qui tenait du prodige. Tout le continent américain était en continuel état d'ébullition.

Une seule région, le Sud, et particulièrement la Louisiane, restaient en dehors de ce mouvement, froide comme un glacier, immobile comme un terme.

Il y avait surtout dans cette région une grande ville qui avait un glorieux passé et pouvait presque être considérée comme la marraine de la grande nation qui s'élevait. Il semblait qu'elle eut dû prendre la tête de colonne dans cette marche de l'Union sur la route du progrès. Il n'en était rien cependant. Qu'elle était la cause de cette anomalie apparente ?

C'est que les immigrations venues de l'autre côté de l'Atlantique avaient pénétré dans le pays par l'Est et, suivant leur route naturelle, s'avançaient vers l'Ouest et ne songeaient pas à prendre la route du Sud.

C'est seulement quand, après avoir peuplé le centre et l'ouest, et atteint les côtes du Pacifique, qu'elles commencèrent à dévier vers le Sud et la vallée du Mississipi. C'est ce qu'attendait la Louisiane. Elle sentit que son heure avait sonné et elle se mit elle-même en mouvement.

Un événement inattendu vint précipiter cette mise en marche de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans — la guerre hispano-américaine. Du jour au lendemain, la Cité du Croissant et les Bouches du Mississipi devinrent le centre de toutes les activités de l'Union et l'on sait avec quelle habileté, avec quel à-propos notre port sut profiter de cette circonstance.

Ce qui donnait tant d'importance à cette immigration nouvelle, c'est qu'elle se composait d'une population qui avait déjà fait une première station, soit dans le Nord, soit dans l'Ouest et s'y était déjà acquis un certain bien-être et certains capitaux. Elle se sentait forte de l'argent qu'elle avait gagné et de l'expérience qu'elle avait acquise dans sa première station ; elle avait toutes les qualités voulues pour mettre à profit son esprit d'entreprise.

Après avoir assez longtemps sondé le terrain, c'est dans le sud-ouest de notre Etat qu'elle résolut de s'établir. Le choix était judicieux au triple point de vue de la fécondité du sol, des ressources industrielles du pays et des moyens de communication plus nombreux et plus faciles là que partout ailleurs. En moins de vingt ans il s'y est fondé et developpé nous ne savons combien de villes et de bourgs aujourd'hui riches et peuplés. Nous n'en donnerons pas la liste; elle est longue. Nous nous bornerons à citer comme dans un de nos précédents articles, les plus nouveaux —Crowley, Gueydan, Kaplan et autres dont les noms ne sont pas encore inscrite sur la carte, ou ne le sont que depuis hier.

Ce sont là de magnifiques progrès, mais ils comptent peu en comparaison des entreprises qui sont en ce moment sur le tapis. En voici une nouvelle qui mérite d'être citée pour son importance tout à fait exceptionnelle.

On sait à quel point s'est développée chez nous la culture du riz.

Nous sommes sous ce rapport les grands fournisseurs de l'Union ; mais la production est loin de suffire aux besoins de la consommation.

Il est donc nécessaire de la doubler, de la tripler, s'il est possible. C'est dans ce but que d'anciens immigrants doués de l'esprit d'entreprise veulent creuser un grand canal d'irrigation, de près de quatre-vingt milles de long et de deux cent cinquante pieds de large, qui desservira plusieurs paroisses et rendra susceptibles de culture des millions d'acres, stériles aujourd'hui, et qui, demain, seront d'un excellent rapport.

Il s'agit de la mise en exploitation de 600,000 à 700,000 acres d'un sol prodigieusement fertile —grande entreprise à la tête de laquelle se trouvent de riches capitalistes, et qui va donner une énorme plus-value au sol de la Louisiane. Que l'on se donne la peine de jeter un coup d'œil d'un côté sur notre port, de l'autre sur nos campagnes du sud-ouest, et que l'on ose dire encore que la Louisiane n'est pas le plus progressiste de tous les Etats de l'Union américaine.

OPPOSITION DES Femmes au Bill "Merger."

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit la sagesse des nations, et l'on sait que sous ce rapport surtout, le proverbe a rarement, bien rarement menti.

La femme a horreur de la politique proprement dite et elle s'y mêle le moins possible ; mais quand elle y met la main, c'est qu'elle s'y croit forcée, c'est qu'elle est bien convaincue que ses intérêts les plus chers sont en danger. Voilà précisément ce qui lui arrive aujourd'hui. Elle voit dans le projet nouveau de fusion du Drainage et des Egouts un danger pour ses intérêts qui sont sérieux après tout, car elle joue un rôle important dans le budget municipal. Elle est, dit-elle, en majorité dans le monde des contribuables de la ville ; elle prétend que sa voix soit entendue dans cette affaire, et que l'on fasse droit à ses justes désirs, à ses volontés.

C'est grâce à elle, affirme-t-elle hautement, que la taxe du drainage a été votée, et elle veut avoir le droit de dire son mot dans l'emploi des fonds considérables que l'admistation municipale doit à sa coopération.

Il s'est formé parmi ces femmes une ligue pour protester contre les changements opérés dans l'ancien Bureau. Cette ligue s'est créée sous les auspices de plusieurs clubs principaux —le Conseil Local des femmes, le Club Era, le Club de la Femme et le Conseil des Femmes Juives.

Comme on le sait, le bill, objet de protestations et connu sous le nom de "Amending Merger Bill" a déjà été voté par la Chambre des représentants siégeant à Baton Rouge.

Il est en ce moment soumis au Sénat qui semble tout prêt à l'adopter. C'est précisément contre ce vote qu'elles viennent aujourd'hui protester. Plusieurs réunions ont déjà eu lieu dans le même but. Un certain nombre de femmes y ont pris la parole. D'autres encore se préparent à se faire entendre à leur tour. Elles voient dans le "bill Merger" une menace contre l'exécution des travaux. Elles protestent devant la communauté ; elles protestent devant la Législature.

Que va-t-il se produire à la suite de ce mouvement inattendu ? Personne n'en sait encore rien; mais, au milieu de cette crise, tout le monde regrette l'absence forcée du maire, retenu chez lui par la maladie. Sa droiture bien connue, son bon sens imperturbable seraient d'un grand secours en pareille circonstance.

RAPPORT —DES— Commissaires du Bureau du Port.

Nous venons de recevoir le premier rapport biennal adressé par les Commissaires du Port de la Nouvelle-Orléans au gouverneur Heard. Ce travail n'est pas très volumineux, mais il est très instructif. Il nous expose les résultats de la réforme qui vient de s'accomplir dans les frais de port pour les navires de toute sorte arrivant à la Nouvelle-Orléans et y stationnant pendant une plus ou moins longue durée.

Les premiers soins du bureau nouveau en prenant la direction des quais et des débarcadères de notre port ont été d'y réduire considérablement les frais de station tout en apportant partout d'importantes réformes.

Dans ce but, le maire et son conseil ont fait une forte émission de bons qui a permis d'opérer le progrès partout, de telle sorte que tout en payant beaucoup moins qu'auparavant, les navires et leurs capitaines ont joui ici d'améliorations et d'un traitement qu'ils ne sont pas sûrs de trouver partout ailleurs. Les charges étant moins lourdes que par le passé, les bénéfices du port sur chaque navire sont moins considérables, mais un pareil régime attire nécessairement dans notre port les bâtiments de toute grandeur et de toute sorte, de telle sorte que si les profits partiels baissent sensiblement, cette diminution est largement compensée par l'augmentation des arrivages.

Le rapport entre à ce sujet dans des détails très intéressants et trop peu connus. Reste à savoir quel est le meilleur système à adopter pour l'administration de notre port, directement par la ville, ou indirectement par l'intermédiaire d'une compagnie.

Nous remercions sincèrement MM. Hugh McCloskey, Branch King, W. Kernaghan, W. H. Byrnes et A. Dumser, commissaires du bureau, du gracieux envoi qu'ils nous ont fait de leur excellent rapport.

LA LIGUE CONTRE LE DUEL

Nous lisons dans le "Journal des Débats" :

Le duel en France est ordinairement peu meurtrier. Les beaux temps de la régence d'Anne d'Autriche, où 9,000 gentilshommes périrent authentiquement en duel sont passés pour toujours. Nos douces mœurs convient les adversaires à un combat, qui est le plus souvent un déjeuner ; et un aubergiste, lequel avait la spécialité de ces sortes de repas, a affirmé que, dans les duels au pistolet, les balles ne touchaient qu'une fois sur cent.

Mais en devenant moins tragique, le duel n'a paru que plus absurde. Certains pays, somme l'Angleterre, s'en passent très facilement. Sur le continent, il s'est fondé, et nous l'avons déjà signalée, une Ligne contre le duel. Elle vient d'être annoncée au public français par un brillent article de M. Faguet dans la "Revue", et par une brochure de M. de Marolles.

L'idée de la Ligue vient, nous dit-on, d'Autriche. En 1900, le marquis Tacoli ayant, par scrupule religieux, refusé un duel, fut chassé de l'armée autrichienne et de la cour. Le comte Ledochowski, pour l'avoir approuvé, fut traité comme lui. Mais un mouvement d'opinion se fit en leur faveur. Don Alphonse de Bourbon les félicita dans un écrit public, et fut, pour cet écrit, remercié par une adresse collective de l'épiscopat autrichien. C'est ce mouvement d'opinion qui forma la Ligue. Dix-huit mois plus tard, elle obtenait du Parlement le vote d'une loi spéciale contre le duel. En Allemagne, la Ligue fut lancée par le prince Charles de Lœwenstein. L'empereur manifesta sa faveur à l'idée antiduelliste. En effet, trois jeunes gens, qui concouraient pour le grade d'officier dans la landwehr, ayant répondu à la question qu'on leur faisait, que, provoqués, ils ne se battraient pas en duel, furent rayés des listes par les examinateurs. Mais ils y furent rétablis par l'empereur, tandis que les examinateurs recevaient une punition.

En France, la Ligue s'est constituée sans fracas. Cependant, il existe déjà à Paris un tribunal d'honneur, analogue à ce tribunal des maréchaux, que Louis XIV avait institué en 1651. Les membres sont MM. le prince Louis de Broglie, de Bussy, de Cassagnac, vicomte de Castelnau, vice-amiral comte de Cuverville, Faguet, comte P. d'Harcourt, général de La Rocque Séverac, général La Veuve, colonel comte de l'Eglise, de Marolles, contre-amiral Mathieu, Piou, Roland Gosselin. Des tribunaux analogues doivent, semble-t-il, être organisés en province. Non seulement la Ligue réglera ainsi les conflits, mais elle essayera d'obtenir du Parlement des lois contre le duel. Et ces lois seront utiles. Tel qui affronterait galamment la pointe d'une épée, se verra avec bien plus d'ennui contraint de passer quelque temps en prison ou d'acquitter une amende.

Enfin, il y aurait une mesure fort efficace à prendre contre le duel. Ce serait de le rendre sérieux et d'augmenter les chances de danger qu'il comporte. Il serait alors moins fréquent. Il deviendrait, selon le vœu de M. Faguet, une sorte de grave et suprême recours, pour des conflits qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas être portés devant les juges.

LE BILAN DE LA GUERRE.

Au moment où vient de s'achever la guerre anglo-boer, trois ans après la conférence de Bloemfontein, trente et un mois et dix-neuf jours après l'ouverture des hostilités—l'invasion du Natal par les armées boers le 12 octobre 1899,—il convient d'en dresser rapidement le bilan.

On se rappelle les premières phases de la guerre, désastreuses pour les envahisseurs : les batalles d'Elandslaagte, de Nicholson's Nek, de Colenso, de Spionkop ; l'investissement de Ladysmith, de Mafeking, de Kimberley, l'envahissement du Cap où les républicains surent se maintenir jusqu'au dernier jour de la guerre.

Puis la série de revers subis par les défenseurs des Républiques : la délivrance de Kimberley et de Ladysmith, la reddition de Cronje, l'occupation de Bloemfontein, capitale de l'Orange, le 14 mars 1900, et l'entrée des troupes britanniques à Pretoria le 5 juin suivant.

Les capitales prises, les voies de communications occupées par l'ennemi, les Burghers, en moment déconcertés par l'habile tactique de lord Roberts, n'en continuèrent pas moins la lutte.

La bataille de Tweebosch, le 7 mars dernier, où Delarey fit prisonnier le général Methuen, clôtura l'ère des victoires du côté des Boers qui, une quinzaine de jours plus tard, sur l'invitation de lord Kitchenir, se déclaraient disposés à négocier.

Du côté de l'Angleterre, l'effort a été gigantesque, et si, finalement, elle a eu le dernier mot dans ce sanglant conflit, la victoire lui a coûté cher en hommes et en argent.

En estimant à cent mille hommes le chiffre des pertes anglaises on ne risque pas d'exagérer.

Financièrement, l'entreprise a coûté, depuis le commencement de la guerre, la somme formidable de 5,711,350,000 fr., soit presque "six milliards".

N'eût-il pas mieux valu pour tout le monde, lorsque, en 1899, le président Krüger était disposé à accorder aux "uitlanders" à peu près tout ce qu'ils demandaient, que, du côté anglais, d'autres hommes politiques présidassent aux destinées de l'Afrique du Sud ?

Herbert Spencer et Chamberlain.

Herbert Spencer, le vieux philosophe anglais, vient de célébrer sa quatre-vingt-deuxième année sans grand bruit.

Il n'est pas, paraît-il, très populaire dans son pays, où il a très vivement combattu l'impérialisme, le jingoïsme et la guerre du Transvaal.

Dans son dernier volume, paru il y a une quinzaine de jours à peine : "Faits et commentaires", Herbert Spencer cingle l'esprit anglais, les mœurs nouvelles et l'absurdité qu'il y a à ne voir dans un pays que les chiffres de son or et de son commerce.

Voici, d'ailleurs, un portrait piquant de M. Chamberlain : "Un homme ambitieux, de caractère despotique, qui a appris dans le conseil municipal de Birmingham l'art de faire travailler les autres à son profit".

Voilà un octogénaire dont les années n'ont pas affaibli le courage.

Le premier chevalier de la Légion d'honneur.

L'ordre de la Légion d'honneur, on le sait, fut créé par décret du 19 mai 1802, mais les croix ne furent distribuées que deux ans plus tard, le 14 juillet 1804, dans une cérémonie splendide qui eut lieu aux Invalides.

Le premier appelé pour recevoir la croix était un simple grenadier de la garde consulaire, dont le nom, dans ces dernières années, est devenu célèbre à l'égal des plus illustres. C'est Jean-Roch Coignet, l'auteur des fameux Cahiers, les mémoires les plus curieux, les plus originaux, les plus vrais que nous ayons sur la grande épopée napoléonienne.

Avec une bonhomie sans pareille, Coignet nous raconte cette fête unique où rien ne l'étonna davantage que de s'y voir. Rien d'amusant comme les détails qu'il donne sur son embarras lorsque le premier consul lui eut remis la croix, sur la façon dont il descendit à reculons les degrés de l'estrade, sur l'intermède où le futur Empereur le rappelle et lui attache lui-même le ruban à la boutonnière avec une épingle que lui passe celui qui devait être quelques mois plus tard le prince Eugène.

La suite n'est pas moins mouvementée. Partout on fête le premier décoré. Ce qui ne laisse pas de faire un sensible plaisir au brave Coignet, les factionnaires qu'il rencontre lui présentent les armes. Au Palais-Royal où il s'en va promener bras dessous avec son lieutenant, tous les cafetiers exigent qu'il honore de sa présence leurs établissements, et c'est gratis qu'on le régale.

On le régala si bien, l'excellent grenadier, qu'il en fit une maladie. Mais, qu'importe ! une telle journée valait bien cela.

AMUSEMENTS.

Orpheum Athletic Park.

Martha ! quel opéra a jamais été plus populaire ? les mélodies les plus charmantes y abondent. L'œuvre est bien vieille; elle est plus jeune à l'heure qu'il est que le premier jour. Qui ne connaît qui n'a chanté ou fredonné "The Last Rose of Summer". Martha a été chanté dans toutes les langues et adopté par toutes les écoles.

Miss Bertha Davis s'y est fait bruyamment applaudir ; elle a délicieusement détaillé la romance célèbre qui a fait la gloire de tant de cantatrices avant elle.

Dans le rôle de Nancy. Miss Della Niven s'est surpassée elle-même : elle en a fait un véritable premier rôle.

Le tenor Frederick nous a donné un excellent Lionel ; il a partagé avec Miss Davis les honneurs de la soirée.

M. Cantari est un baryton de beaucoup de mérite, il s'est fait bruyamment applaudir dans sa chanson à boire.

La troupe des Lyrics de Boston vient de remporter une grande victoire dans "Martha"; on l'attend avec une vive curiosité dans le Trovatore, mercredi soir. Ce sera son troisième début définitif. Il sera aussi brillant que celui qu'elle vient de remporter dans Martha.

WEST END.

Le professeur Brooke est un très habile chef d'orchestre. Non seulement il a su s'entourer d'artistes d'élite, mais il leur faut fait exécuter des programmes admirablement composés qui enlèvent les applaudissements des amateurs.

Celui de dimanche était une merveille de bon goût; impossible de faire de plus heureux choix.

Miss Leah Russell est à la fois une très jolie chanteuse et une fine comédienne; elle vient de doubler la réputation qu'elle s'était déjà conquise au West End.

Quant aux exercices athlétiques et acrobatiques, ils ont dépassé toutes les attentes du public. Kinsner est un étonnant équilibriste, il est d'une force musculaire sans égale et son adresse l'emporte encore sur sa force. C'est lui incontestablement qui a obtenu les honneurs de la soirée. Ses balancements, alors qu'il n'a d'autre appui que son menton, donnent parfois le frisson, même aux plus blasés sur ces sortes d'exercices. Voilà une semaine brillamment commencée et qui sera très fructueuse pour l'administration du West End.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1902.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUD ROHEN,
P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans

Trop vieux !

Baptiste Viola a 75 ans, et la fortune ne lui a pas souri. L'âge est venu. Trop fier, il a souffert en se sentant devenir à charge aux siens. La mort lui a semblé le seul refuge. Délibérément, il s'est jeté au-devant du car 129 de la ligne Levée et Barracks, à l'intersection des rues Front et Chartres.

Grâce au sang-froid du mécanicien, le désespéré a non seulement échappé miraculeusement à la mort, mais il n'a même pas eu une égratignure ! On l'a conduit au cinquième poste de police, et on ne l'a laissé libre qu'après lui avoir fait promettre de ne plus essayer d'attenter à ses jours.

Buvez la "Sparkling Anita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 90 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

TROISIEME PARTIE.

L'ACCUSÉE.

VI

Suite.

"Voilà l'effet que me produit mon collègue, — croyez surtout, monsieur, que je ne parle pas avec l'animosité d'un rival sacrifié — voilà, dis-je en résumé, ce qu'est, à mon sens, Pavinia :

"Une grande intelligence mal équilibrée.

—Vous devez voir juste, et je vous avouerai que c'est peut-être bien à mesure que je le connais, que je cause avec lui, l'impression qu'il me donne.

"Mais je dois voir moi, comme malade, simplement les résultats obtenus.

"Sa méthode me réussit beaucoup.....

"Son influence morale aura-t-elle les mêmes résultats auprès de. . .

"Comme son collègue et associé, ce n'est pas sans doute un secret pour vous ?

—Auprès de madame Vallurier, acheva Morissot.... Il m'a dit aujourd'hui, au début des consultations, ce que lui avait demandé notre ancien camarade d'hôpital.

—Il espère réussir ?

—Il en est sûr.

—Tant mieux ! quel soulagement.... si la paix et le bonheur pouvaient revenir dans ce jeune ménage.

—Les malheureux ont passé par une de ces épreuves aussi terribles qu'inouies.....

Décidément, la vie est cruelle à tous.

—A tous, mon cher docteur, et croyez-le, les chagrins d'amour sont encore les moindres.

Morissot eut son sourire le plus crispé !

—Je n'en pense pas autant pour le moment.

—Vous le penserez demain.

—Non.... je suis trop pris...

—A plus forte raison, vous eussiez été un mari très à plaindre....

"Consolez-vous et croyez moi, la perte est loin de valoir le regret que vous en avez.

Le comte ajouta :

—Tout s'oublie.

Puis, éprouvant encore le besoin de voir se confirmer son espérance :

—Vous pensez alors, votre collègue capable de ramener la tranquillité dans le ménage Vallurier ?

—Oh ! très bien.... du moment où la jeune femme s'y prêtera.

Et, en faisant de nouveau deux pas vers la porte, avec son rire forcé :

—C'est égal, on m'eût dit autrefois que ce serait Pavinia qui apaiserait l'orage dans le ménage de Vallurier, qui y ramènerait le bonheur envolé, que j'aurais juré que c'était impossible.

—Pourquoi ?

Parce que, entre ces deux garçons, il y avait d'un côté une indifférence telle, qu'elle pouvait passer aux yeux de quiconque eût pensé à l'expliquer pour de l'antipathie, tandis que chez l'autre, chez Pavinia à l'égard de Vallurier, l'antipathie était bien réelle.

—Ah ! vraiment ?....à propos de quoi ?

—De rien, puisqu'ils ne se parlaient jamais.... ou plutôt qu'ils n'échangeaient, que les paroles insignifiantes et forcées, que des étudiants qui n'ont pas de rapports directs peuvent échanger.

"Au fond, je ne pense pas que Vallurier, soit devenu, beaucoup plus sympathique à Pavinia.

—Les sympathies ne se commandent pas.... Cela ne l'empêchera pas pourtant d'accomplir son devoir professionnel ?

—Au contraire.... il le disait en parlant de lui tout à l'heure : ce diable de Vallurier qui a besoin de moi aujourd'hui pour guérir sa femme.... que je guérirai peut être avec plus de satisfaction que n'importe qui, en pensant justement que je rends service à quelqu'un que je n'aimais pas, et que je ne porte pas encore beaucoup aujourd'hui dans mon cœur.

—C'est franc, répondit le comte, et je comprends le genre de satisfaction, éprouvé en pareil cas.

—Oh ! pour lui, c'est plutôt l'amour de l'art : il voit une expérience à tenter, le hasard veut qu'en la tentant il rende un service qui lui laisse le beau rôle, il sera doublement heureux d'y arriver.

—Et puisse-t-il y arriver ! prononça le comte, d'un ton profond et triste.

Morissot, que cette conversation, continuait à arracher à la préoccupation qui le rongeait, interrogea :

—Vous vous intéressez beaucoup à M. et à madame Vallurier ?

—J'ai connu Mme Vallurier toute petite ; elle était la fille de mon meilleur ami, je sais ce qu'elle est, ce qu'elle vaut.... Je l'aime comme mon enfant.... Je donnerais le reste de ma vie d'infirme, de ma misérable vie pour la voir heureuse....

"Je n'ai plus que ce but-là... et un autre : assister à la cérémonie qui enlèvera à Mme de Tillière, le nom de mon fils.... la voir au bras d'un homme qui sera un mari, et me dire :

"Tant pis pour lui, l'imbécile ! Il l'a, qu'il se débrouille.....

"Après, je peux partir..... Moi, le dernier des comtes de Tillière, je serai certain qu'après moi nul ne souillera le nom qui, durant des siècles, demeura respecté.

Le médecin eut pour le vieillard qui emporterait jusqu'au delà de la tombe, le souci du vieux nom des ancêtres, un regard de respect.

Il arrivait dans l'antichambre.

—Revenez me voir, docteur, je causerai avec plaisir avec vous.... Je serai heureux d'apprendre de votre bouche que vous êtes guéri.

Un valet tendait au visiteur son pardessus.

M. de Tillière rentra dans le salon.

Une minute plus tard Louis Morissot arrivait au bas de l'escalier.

Il longea le vestibule et se heurta, en passant le portail, à une femme qui le franchissait en sens inverse.

Ils tombèrent absolument dans les bras l'un de l'autre.

—Oh ! pardon !

—Oh ! monsieur !

Un éclat de rire frais retentit aux oreilles du "Monsieur".

Il dévisagea, sous un petit chapeau de feutre, un minois blanc et rose, avec de grands yeux qui ressemblaient à de l'eau claire, dans un ébouriffement de cheveux blonds, légers et soyeux.

Et ce minois, bien que la coiffure le modifiât, et peut être en raison de ce que la veille, à la soirée des Truchon, il l'avait fort occupé — comme il occupait son infidèle vicomtesse, — il le remit sur-le champ.

—Mademoiselle Mireille Hastier, prononça-t-il, en s'inclinant.

—Tiens ! vous me connaissez, monsieur.... Un peu plus nous allions nous embrasser.

Et le rire frais, le rire d'enfant, qui faisait penser à la voix, la jolie voix aux notes de cristal, jaillit encore, naturel, sans provocation, comme le ton, comme l'attitude.

—Comment ne pas vous avoir remarquée, mademoiselle, répondit en souriant, sans crispation cette fois, le docteur Louis Morissot, lorsqu'on a entendu la délicieuse Manon que vous faisiez hier soir ?

—Ah ! vous étiez à la soirée de nos pro.... de M. et de madame Truchon ?

—J'avais cet honneur.

—Et ce plaisir.... Comme moi, en effet.... On s'y est joliment amusé.... Maracoula, la bamboula.... non vrai ! je donnerais quelque chose pour y être encore.

Et elle se reprenait à rire, moins haut, mais d'aussi bon cœur, sans l'ombre d'une coquetterie, cela était facile à voir, en gamine qui s'est amusée, qui s'amuse encore, à qui il suffit de savoir qu'on l'a entendue et qu'on l'a applaudie, pour se trouver en pays de connaissance.

Elle intriguait Morissot.

Son prénom de Mireille, sa ressemblance avec celle qui l'avait si cavalièrement évincé, l'histoire que cette dernière lui racontait dès le début de leurs relations, d'une fille naturelle qu'elle recherchait, tout cela se mêlait dans une pensée le portant à poursuivre la conversation, à connaître davantage cette petite élève du Conservatoire qui tenait devant lui, sous le charme, une centaine de spectateurs.

—Moi aussi, fit-il, mais pour